

Emmanuelle Pagano : une adaptation des Adolescents troglodytes pour le cinéma

Une histoire simple

La littérature et le cinéma, c'est évidemment toute une histoire. Celle-ci démarre avec le premier Prix de l'adaptation cinématographique, qui récompense le beau roman d'Emmanuelle Pagano, *Les Adolescents troglodytes* (P.O.L). Aujourd'hui, la réalisatrice Géraldine Boudot travaille à l'adaptation.

L'adaptation des *Adolescents troglodytes*, c'est aussi, finalement, une histoire de femmes. Emmanuelle Pagano, l'auteur, Géraldine Boudot, la réalisatrice, Diane Jassem et Céline Chapdaniel, les deux jeunes productrices. Toutes se retrouvent autour de ce roman singulier paru en 2007, lauréat du premier Prix de l'adaptation cinématographique lancé en 2009 par Rhône-Alpes Cinéma, à l'initiative de la Région.

Pour Géraldine Boudot, le livre est d'abord affaire d'enthousiasme. Celui-ci est tel qu'elle parvient à convaincre deux productrices de lire le roman.

Conquises, les deux responsables de Koro Films signent la cession de droits avec P.O.L fin 2010, aidées en cela par le dispositif régional qui, outre les 5 000 € à l'auteur, prévoit d'accompagner le développement du film à hauteur de 15 000 €. Le travail d'adaptation entrepris par la réalisatrice, qui est aussi une lectrice, peut alors démarrer. « *J'ai été séduite par la finesse de l'écriture, la précision des sensations, cette intériorité qui n'est jamais démonstrative et toujours retenue. Paradoxalement, en lisant ce roman, ce n'est pas un film que l'on voit. Pourtant, il y a une grande proximité avec le lecteur et une incroyable précision des sentiments.* »

C'est la première fois que Géraldine Boudot, réalisatrice de plusieurs courts métrages et de documentaires, travaille à une adaptation, et il lui a fallu un certain temps pour considérer ce roman comme un matériau, avec lequel on procède par élagage et par ajouts, de scènes ou de personnages. « *Pour moi, il y a un rythme de la lecture qui n'a pas à voir avec celui des images.*



© J. P. B. B. B.

entretien

Emmanuelle Pagano : la place de l'image

Vous vous êtes beaucoup intéressée au cinéma et vous avez fait notamment un travail de thèse dans ce domaine...

Oui, une thèse abandonnée en cours de route pour des raisons personnelles, je me suis alors tournée vers l'écriture de romans.

Est-ce que c'est un genre artistique qui continue de vous attirer ?

Oui, je regarde un à deux films par jour – et je lis un à deux livres par semaine.

Qu'avez-vous pensé du prix de l'adaptation cinématographique que vous avez reçu pour votre roman *Les Adolescents troglodytes* ?

Que ce prix était une bonne idée et j'ai été très contente de l'avoir, tout simplement.

Pensiez-vous avoir écrit un roman "adaptable" ?

Non, pas du tout, il est justement très visuel, comme tous mes livres, et du coup cela pose des problèmes : comment la réalisatrice peut-elle poser son propre regard ? Par ailleurs, dans ce livre, j'écris en mêlant plusieurs temporalités, qui se traduisent en cinéma avec des flash-back, flash-forward, ce qui est un peu lourd... Difficile de l'adapter sans s'en éloigner tout d'abord.

Quelle est la place de l'image dans votre littérature ?

Centrale, ce ne sont que des images alignées. Parfois, quelques sensations tactiles, des odeurs, des sons...

Souhaitiez-vous participer à l'écriture du scénario, ou pensez-vous que ce n'est pas la place de l'écrivain ?

Oui et non. Je lis ce que m'envoie Géraldine Boudot, je lui donne mes impressions, mais je n'écris pas, je crois que je ne dois pas écrire, parce que j'aurais envie de réécrire le livre alors, non le scénario, mais le livre lui-même... Elle a des idées à elle, comme par exemple ajouter un personnage, qui à la fois m'enthousiasment et me déstabilisent. Ce qui est important, c'est cette complicité et cette confiance que nous avons immédiatement senties entre nous.

Est-ce que c'est important pour vous, en tant qu'écrivain, de voir aboutir un film tiré de l'un de vos livres ?

Oui, c'est comme une nouvelle lecture, comme les traductions : l'impression de pouvoir être lue par des personnes qui ne pourraient pas me lire.

Propos recueillis par L. B.

Quand je lis, je découvre toute une complexité, un monde qui se met en place, alors que le cinéma va vers l'efficacité. Le risque, c'est de trop chercher à rendre cette complexité, en construisant des tableaux qui ne sont plus cinématographiques ou, à l'inverse, de céder à la simplicité. » Après un premier débroussaillage, sous la forme d'un synopsis, la réalisatrice travaille déjà à une deuxième version du scénario, qui prend plus de liberté avec la structure romanesque et rompt notamment avec la chronologie, trop contraignante. Au centre du film, le personnage de transsexuel « *d'autant plus féminin qu'il a intériorisé le masculin* », ultrasensible aux changements de la nature, et cette sorte de torrent d'images et de sensations, loin de l'intellectualisation, que parvient à susciter l'écriture d'Emmanuelle Pagano. C'est au milieu de cette richesse littéraire que Géraldine Boudot cherche sa voie cinématographique. Une voie étroite et belle. **L. B.**

Trois questions à Céline Chapdaniel et Diane Jassem, responsables de Koro Films et productrices de l'adaptation des *Adolescents troglodytes*.

Comment avez-vous rencontré ce roman ?

C'est Géraldine Boudot qui nous l'a fait découvrir. Alors que nous avions entamé avec elle une collaboration sur un projet de court-métrage, elle nous a très rapidement parlé du roman d'Emmanuelle Pagano qui l'avait bouleversée et dont elle rêvait de faire une adaptation. Elle avait déjà écrit à l'époque quelques bribes de scénario. Nous l'avons lu et avons immédiatement été conquises par sa beauté et son potentiel cinématographique.

Qu'est-ce qui vous a conquis au point de prendre la décision de produire ce long métrage ?

Le destin d'Adèle est une histoire originale, touchante et sans concession, capable d'atteindre un public au-delà d'un périmètre auteur. C'est exactement le type d'histoires que nous souhaitons voir portées à l'écran et que nous souhaitons produire au sein de Koro Films. Nous avons également été séduites par le rôle primordial que joue la nature, notamment les résonances entre le corps d'Adèle et le paysage agissant comme un personnage à part entière. Une adaptation cinématographique apporterait sur ce point – entre autres – une réelle valeur ajoutée par rapport au roman. Enfin, la décision de produire ce long métrage est aussi liée à notre désir de suivre Géraldine Boudot, en qui nous croyons beaucoup et avec qui nous allons bientôt tourner un court métrage.

En tant que productrices, qu'attendez-vous du scénario adapté des *Adolescents troglodytes* ?

Nous souhaitons faire un film qui soit à la fois tendre et cru, et qui puisse toucher un public assez large. En termes de références, on pourrait dire qu'on se situe entre *Être et avoir*, pour tout le rapport à la nature et à l'environnement scolaire en milieu rural, et *Transamerica*. Le livre est très riche et nous ne pourrions pas porter à l'écran toutes les intrigues ni donner corps à tous les personnages. Il va falloir faire des choix et se servir du livre comme d'une matière malléable, tordre certains éléments du roman, pour mieux en dégager la structure scénaristique et restituer de la manière la plus juste l'essence du roman. C'est le défi que nous nous lançons avec l'adaptation de ce roman.

événement

Les rencontres nationales de la librairie à Lyon

Par les libraires, pour les libraires

Les 15 et 16 mai, deux à trois cents libraires se réuniront à Lyon pour des rencontres nationales intitulées « Quelle librairie pour demain ? » L'occasion de faire le point sur une profession qui traverse une période agitée dans un contexte économique difficile.

Il y a des initiatives qui peuvent contribuer à fédérer une profession, notamment dans un moment de tension qui, au-delà des mauvais chiffres de vente, s'exprime aussi dans les questions lancinantes sur l'avenir du métier de libraire. « Quelle librairie pour demain ? », c'est d'ailleurs la question que la fédération Libraires en régions et l'association Libraires en Rhône-Alpes ont choisi de placer au centre des débats, dans le cadre d'un événement qui est une première, puisque la dernière réunion du même genre remonte à 1990,

à l'initiative du ministère de la Culture. Cette fois-ci, ce sont les libraires, à travers le Syndicat de la librairie française (SLF) et la fédération Libraires en régions, qui sont à l'origine de ces rencontres nationales.

Pour Françoise Charriau, responsable de la librairie Passages, à Lyon, et vice-présidente du SLF, « C'est l'occasion de réunir un grand nombre de libraires et de pouvoir faire un point sur la profession, au moment où il y a un certain nombre de mutations qui se profilent. Il s'agit de réfléchir ensemble, d'être positif et de proposer des pistes pour l'avenir, qui permettent aussi aux libraires de se remobiliser. »

Des rencontres nationales que l'on sait sous tension, puisque la situation économique n'est

pas brillante, et sans doute un grand désir partagé par les libraires de se retrouver et de faire corps autour de leur métier et des interrogations auxquelles il est confronté. « On le constate déjà au niveau des associations de libraires, qui marchent bien », précise Françoise Charriau, « et beaucoup de libraires le disent : ils se sentent isolés, ont besoin de lieux pour se réunir et d'espaces de rencontre. » Parmi les questions pressantes posées à la profession, l'évolution de la vente en ligne et la mutation du numérique font évidemment figure de priorité. « Mais pas seulement », insiste la libraire lyonnaise, qui évoque aussi le rapport des libraires avec l'évolution inflationniste de la production éditoriale et le danger que cela com-

porte pour le métier proprement dit ; la place de la librairie dans le territoire et dans la ville ; les changements des comportements des lecteurs... Le numérique attendra d'ailleurs l'après-midi du lundi pour être abordé. Le meilleur pour la fin ? Pas forcément, selon Françoise Charriau : « Il est clair que l'on n'est pas dans une période porteuse. Le contre-coup de la crise est toujours plus long à se faire sentir dans la librairie que dans le commerce en général, et on est en plein dedans. On sait qu'il y a aussi des facteurs aggravants comme le numérique, que tout le monde attend et qui, selon les scénarios, va mettre trois à cinq ans pour s'installer, ou la vente sur Internet. D'où l'utilité du portail de la librairie indépendante... »

Car 1001libraires.com est lancé depuis le 4 avril, et cela sera sans doute aussi un sujet de discussion et de commentaires pour les participants. « C'est un projet auquel je crois beaucoup, explique Françoise Charriau, et qui démarre bien.

Il y a des imperfections, il y a des critiques, mais c'est un projet technique très complexe, et l'attente est tellement grande par rapport à ce nouvel outil que le plus naturel est sans doute de le critiquer... » Pourtant, la responsable de Passages reste persuadée que ce portail « rendra à terme un grand service à de très nombreux libraires ».

Rappelons que, pour l'instant, et selon les différents niveaux d'implication proposés par Pl2i, la société qui a créé le portail, environ soixante-dix librairies ont signé un accord d'adhésion qui leur donnera accès à un site clés en mains, et plus de deux cent cinquante sont géolocalisées sur 1001libraires.com.

Ce ne sont donc pas les sujets de débats qui manquent. Raison de plus pour espérer que ces rencontres auront lieu tous les deux ans, « histoire de faire des bilans d'étape, mais aussi de permettre aux libraires de s'identifier à une communauté de professionnels qui partage des intérêts communs et qui peut avoir des initiatives collectives. » Par temps de crise, l'union continue de faire la force. **L. B.**



programme

Dimanche 15 mai

• 10h → Présentation des Rencontres nationales de la librairie par **Benoît Bougerol**, Président du SLF, et **Jean-Claude Duqueyroi**, Président de la fédération Libraires en régions

• 10h15 → Création, métier, territoire : la librairie, trente ans après le prix unique du livre, **Christian Thorel** (librairie Ombres blanches – Toulouse)
→ Comment le prix unique du livre a-t-il façonné le métier de libraire et ses relations à la création et à l'édition ?, **Jean-Marie Ozanne** (librairie Folies d'encre – Montreuil)

• 10h45 → Table ronde → *Quel positionnement de la librairie face aux évolutions de la création et de la production éditoriale ?*

• 12h30 → **Jean-Jack Queyranne**, président de la Région Rhône-Alpes

• 14h30 → Présentation de l'étude → *De l'espace livre au lieu de vie – usages et représentations des librairies indépendantes dans la ville* par **Christophe Evans** (service études et recherche – Bibliothèque publique d'information – Centre Georges Pompidou)

• 15h → Table-ronde → *De la ville à l'écran : quels territoires pour la librairie ?*

• 16h45 → Table ronde → *La situation de la librairie à l'étranger* - Regards d'un libraire allemand, espagnol et québécois

• 18h → **Jean-François Colosimo**, président du Centre national du livre

Lundi 16 mai

• 9h30 → *L'évolution de la situation économique de la librairie 2003-2010* – présentation de l'étude réalisée par Xerfi pour les Rencontres nationales de la librairie

• 10h → table-ronde → *Des librairies demain, à quel prix ?* De quels moyens humains et financiers disposeront les libraires afin de développer leur activité et d'en assurer la transmission ?

• 12h45 → **Frédéric Mitterrand**, Ministre de la culture et de la communication

• 14h30 → **Philippe Moati** (CREDOC) : *Quelles perspectives pour les librairies indépendantes à l'heure du numérique ?*

• 15h - 17h → Table ronde → *le numérique en librairie, enjeux et mode d'emploi*
Quelle complémentarité entre le papier et le numérique en librairie ? Face aux géants américains de la distribution numérique, quel modèle économique et technique pour les libraires indépendants ?

Rencontres nationales de la librairie : 15 et 16 mai
ENS-Sciences de Lyon - Amphithéâtre Charles Mérieux
46, allée d'Italie - 69007 Lyon
www.lesrencontresnationalesdelalibrairie.fr

Jean-Yves Loude : voyage dans la Côte roannaise avec son âne

Un écrivain sur les routes de la Loire

Jean-Yves Loude, écrivain voyageur, a parcouru l'Himalaya et le Brésil. Prochaine expédition : la Côte roannaise... Il va rallier Saint-Jean Saint-Maurice, village perché au-dessus de la Loire, à Ambierle, pour un périple pédestre de cinq semaines avec des ânes.

Capter l'âme du pays, transmettre des histoires de voyage, faire la connaissance des habitants de la région, aller à la rencontre des écoliers... Du 14 mai au 19 juin, Jean-Yves Loude prend le temps d'explorer et de partager, en colporteur de récits. En acceptant la proposition du Conseil général de la Loire, l'auteur a voulu montrer le rôle de la littérature dans la valorisation d'une région, d'un territoire et de

ses histoires. Il sera accompagné de Viviane Lièvre, sa compagne, ethnologue et photographe, et d'Alain Jouve, ânier-kiné.

Les ânes seront bâtés pour transporter des livres, témoins de voyages lointains. Pendant la journée, l'auteur et ses compagnons relieront les étapes, jusqu'au soir, où auront lieu des veillées. « Chamanisme et polo sauvage dans l'Himalaya ; le tour du Cap Vert en 80 jours ; danses, transes et guérisons en Algérie... », le programme iconoclaste de ces rencontres retrace les aventures de l'écrivain. Le lendemain, place aux rencontres locales, puisque l'auteur, également ethnologue, est à la recherche des amoureux de la



© Viviane Lièvre

région qui détiennent des savoirs permettant d'alimenter un nouveau livre de voyages. Construit comme un feuilleton, ce parcours littéraire invite les spectateurs d'un soir à retrouver les marcheurs le lendemain. Première étape, le 14 mai.

Julie Banos

www.loire-mediatheque.fr

/ édition

En avant la musique !

Deux éditeurs de Rhône-Alpes, Delatour France, implanté en Ardèche, et la maison d'édition lyonnaise Symétrie figurent au prestigieux palmarès du prix des Muses 2011. Chaque année, ces prix, organisés par l'association pour la création et la diffusion artistique (ACDA) et soutenus par

la Sacem, r é c o m - pense des ouvrages c o n s a - crés à la musique classique, au jazz et aux musiques traditionnelles. En



© Daniel Humair / Delatour France

2011, Symétrie a fait coup double et s'est vue décerner deux prix : *György Ligeti et la musique populaire*, de Simon Gallot, a obtenu le Prix des Muses de l'essai, et *Liszt, virtuose subversif*, de Bruno Moysan, publié avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, a été distingué par une mention spéciale. Quant à la maison d'édition Delatour France, elle a reçu le prix des Muses du beau-livre pour *Le Jeu incessant de Daniel Humair*, dans lequel le célèbre jazzman présente sa peinture de tendance expressionniste abstraite.

Marie-Hélène Boulanger

www.editions-delatour.com
www.symetrie.com

/ résidence

Esprit de résistance

Murielle Szac, Gérard Dhôtel, Bruno Doucey, Elsa Solal, Maria Poblete et Nimrod font partie de « Ceux qui ont dit non ». Six auteurs, invités du 14 mars au 28 mai par la Fête du livre de Saint-Paul-Trois-Châteaux à partager une résidence d'écriture.

C'est la première fois que la Fête du livre jeunesse de la Drôme organise une résidence collective. Autrefois réservée à un écrivain, la manifestation propose désormais à six romanciers ou journalistes de travailler ensemble pendant deux à trois mois. Organisée autour de la collection « Ceux qui ont dit

non », chez Actes Sud Junior, cette résidence cherche à éveiller l'esprit de résistance des lecteurs. Les auteurs sélectionnés ont déjà publié un ou deux titres dans la collection. Leurs personnages respectifs, toujours en lutte, poursuivent des objectifs différents : « *Non à l'exploitation* », « *Non à la discrimination des femmes* », « *Non au racisme* »... , les sujets d'indignation à partager avec les lecteurs/habitants sont nombreux. Cette résidence collective militante s'implante en effet dans le territoire drômois par le biais de plusieurs partenariats avec les structures culturelles ou sociales. Des lectures, des rencontres et des ateliers d'expression du « Non » sont organisés de Die à Nyons, en passant par Pierrelatte. Enfin, c'est le 28 mai qu'aura lieu la journée de clôture, en présence de Thierry Magnier, directeur d'Actes Sud Junior. Au programme, un salon du livre, la restitution des ateliers et un récital poétique et musical. Une autre façon de dire non ? **J. B.**

<http://slj26.eklablog.com>



rendez-vous

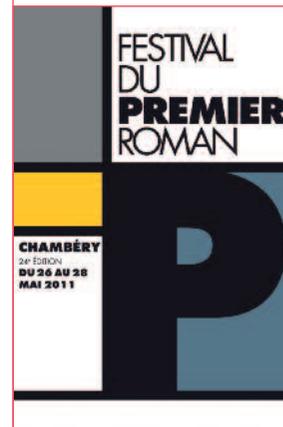
Premières fois

Pour sa 24^e édition, du 26 au 28 mai, le festival du premier roman de Chambéry poursuit sa découverte de nouveaux auteurs prometteurs. Avec quelques nouveautés...

Italie, Allemagne, Espagne et même, cette année, Angleterre et Roumanie ! Le festival de Chambéry est résolument européen, et confirme son rôle de passeur, rappelant que la découverte de la littérature ne s'arrête pas aux frontières. Vingt auteurs de premiers romans d'ici et d'ailleurs sont donc réunis pour trois jours de festival. Corina Sabau (Roumanie) et Catherine Hall (Grande Bretagne) pourront, entre autres, découvrir les textes de Lionel Salaün, Judith Perrigon ou Francesca Petrizzo (Italie)... De lectures en lectures, les écrivains invités ont été choisis par les lecteurs qui, pour certains, ont découvert les œuvres dans leur langue d'origine. En invitant des auteurs non-traduits – une rareté ! –, le festival permet aussi de tisser des liens entre éditeurs et traducteurs.

Quatorze auteurs francophones et six auteurs européens sont donc au programme cette année. L'invité d'honneur, Mathias Enard, propose pour l'occasion une lecture musicale inédite. Au rythme d'un piano et d'un violoncelle, *L'Alcool et la nostalgie*, son dernier roman, emmène le spectateur dans le Transsibérien sur les traces de Blaise Cendrars. L'art contemporain, la vidéo et une exposition de lettres d'écrivain font également partie des surprises du programme. **J. B.**

Festival du premier roman de Chambéry du 26 au 28 mai
www.festivalpremierroman.com



Livres d'artistes et artistes du livre

Écrivains ou artistes ? Qui fabrique les livres-objets, livres d'art et ouvrages singuliers des petits éditeurs ? Et comment ? Pour en savoir plus, rendez vous avec Les Édites, à Roanne, du 27 au 29 mai.

Cette deuxième édition du salon de l'édition créative et du livre d'artiste poursuit son projet d'installer dans la région un lieu permanent de diffusion des petits éditeurs et du livre d'artiste. Les amoureux du livre, les bibliophiles, les passionnés de papier, de reliure, ou de typographie, se retrouvent à Roanne pour des rencontres, des ateliers et des expositions. Cinquante petits éditeurs seront présents, dont L'Épluche doigts, Pré#Carré Éditeur, La Sétérée, La Rumeur Libre, Parole gravée, Imprints, ou Color Gang... Ce rendez-vous offre un aperçu d'une création marginale qui sait inventer et proposer de nouveaux formats à un lectorat toujours fidèle. La première



journée du festival est consacrée aux professionnels et pose la question de « La place du livre dans les collections publiques et le rôle des bibliothécaires », en s'interrogeant, par exemple, sur « le livre, qu'est-ce qu'il n'est pas encore » ? Pendant le week-end, les lecteurs sont conviés à une exposition de Philippe Favier et de Philippe Righi. C'est aussi l'occasion d'assister aux lectures des *Lettres verticales* et des *Correspondances avec Georges Perros* de Bernard Noël, ou encore d'aller s'essayer à la gravure ou à l'imprimerie dans les ateliers.

J. B.

Salon de l'édition créative et du livre d'artiste du 27 au 29 mai, Roanne
Mél. lesedites@orange.fr

/librairie

La librairie Tatulu, à Annemasse, obtient une bourse de la Fondation Lagardère

Comme sur des roulettes !

Tatulu, librairie spécialisée jeunesse à Annemasse, a décidé, depuis sa création il y a un an et demi, de proposer autre chose... « Comme sur des roulettes », rayon rare de livres jeunesse spécialisés sur le handicap, est le résultat de cet engagement. La Fondation Lagardère a su en apprécier la valeur puisqu'elle a récompensé l'initiative d'un prix spécial, une bourse de 5 000 €. « Il n'existe presque rien pour les enfants qui n'ont pas la même façon de lire », déplore Nathalie Gerbault. Ouvrages pour enfants dyslexiques, livres en braille, manuels de phonologie utilisés par les orthophonistes ou recueils d'informations et de questions sur le handicap font partie des livres qui composent ce rayon créé dans la librairie Tatulu. « J'ai fait le tour des éditeurs spécialisés. Il y a très peu de titres publiés chaque année. Alors je me tourne du côté des Québécois, par exemple », précise

l'ex-bibliothécaire, qui s'est peu à peu spécialisée dans ce domaine. C'est dans le but d'étoffer ce rayon que la bourse lui a été versée. « Cette somme est un gros soutien pour la librairie », commente-t-elle. « Cela nous permet d'enrichir le fonds. Ce stock n'a pas la même rotation, et si je vends seulement trois ou quatre livres en braille dans l'année, c'est déjà ça ». Livres et jeux spécialisés se mêlent donc aux albums jeunesse, afin de « ne pas stigmatiser ces lecteurs et d'ouvrir le rayon aux livres plus classiques. » Nathalie Gerbault aimerait également multiplier les partenariats et faire connaître ces ouvrages dans les bibliothèques et les autres librairies. J. B.

Librairie Tatulu
6, passage Jean-Moulin
74100 Annemasse
Tél. 04 50 84 72 42

rendez-vous

Grand espace pour petits éditeurs

Le Grand salon de la micro-édition se réunit pour la deuxième année à Lyon dans la friche de Grrrrd Zero. Un grand espace et des invités de l'Europe entière pour échanger autour des livres que l'on fabrique avec peu de moyens. Graphistes, libraires, créateurs de fanzines, musiciens, amateurs d'édition alternative, ils sont une dizaine à mettre en œuvre cet événement festif. Sans subventions, bénévoles, ils s'efforcent de fédérer la scène française et européenne de la micro-édition. Fabrication, diffusion et distribution : dans ce laboratoire de l'édition, les créateurs font souvent



Pour compléter ce tour d'horizon de l'édition alternative, une soixantaine d'éditeurs, revues et collectifs, dont A plus d'un titre, Cent Pages, Tanibis ou la revue *Timult*, participent les 14 et 15 mai au Salon des éditions libertaires à Lyon. Ces deux jours de rencontres autour de la diffusion d'une pensée critique, réfractaire et libertaire sont orga-

nisés par le Centre de documentation libertaire et la librairie La Gryffe. Outre les discussions, rencontres et lectures, la manifestation accueille, le dimanche, la dernière journée du colloque « Philosophie et anarchisme » organisé par l'ENS de Lyon.

Grand salon de la micro-édition 14 & 15 mai
Grrrrd Zero, Gerland
40, rue Pré-Gaudry - 69007 Lyon
www.grand-salon.fr - www.grrrrdzero.org

Salon des éditions libertaires 14 & 15 mai
Maison des associations
28, rue Denfert-Rochereau
69004 Lyon

/patrimoine

Lyon, Le Patrimoine et moi !

Le 30 mars dernier s'est tenu aux Archives municipales de Lyon le colloque « École et patrimoine : éduquer, sensibiliser, transmettre ». Il a permis, devant un auditoire nombreux, de faire le point sur « Le Patrimoine et moi », un dispositif né il y a six ans. « Le Patrimoine et moi » a été initié en 2005 par la Ville de Lyon, la DRAC Rhône-Alpes et l'Inspection académique du Rhône avec pour objectif la sensibilisation des enfants, de la maternelle à la primaire, au patrimoine urbain de proximité. Le principe est simple. Après avoir été sélectionné dans le cadre d'un appel à projets de la Ville de Lyon, l'enseignant dispose de trois ans pour faire travailler ses élèves sur une thématique urbaine. Différentes approches sont possibles : découverte de l'urbanisme autour de l'école (architecture, monuments), visites d'institutions (archives, musées), ateliers sur des documents anciens, rencontres avec des artistes, des habitants... Et tout autant de restitutions par

les enfants : expositions, jeux de pistes, publications... Mais une seule ambition anime le projet : aiguïser la curiosité historique des enfants et les impliquer dans la vie de leur cité. Depuis le début du dispositif, plus de 8 000 enfants et leurs enseignants ont été suivis par une petite équipe des Archives municipales et du Musée Gadagne. Une gageure quand on sait que la sensibilisation au patrimoine est un des ferments de la citoyenneté. **Delphine Guigues**

www.visaville.net/patetmoi/



© Delphine Guigues

de A à Z / prix des lycéens

Quatrième épisode : après la venue des écrivains, le travail continue...

Des sourires dans la voix

Les élèves de seconde de la Cité scolaire Élie Vignal* de Caluire ont maintenant digéré les visites de Maximilien Le Roy et de Jean-Pierre Spilmont. Les auteurs de Hosni et de Sébastien n'ont pas laissé grand monde indifférent, y compris parmi les professeurs et le documentaliste. Et ceux-ci font en sorte que l'écho des textes et des images reste présent dans les têtes et dans l'établissement.

Retour à Élie Vignal fin février. Entre-temps, les élèves de seconde sont allés visiter la Bibliothèque municipale de Caluire-et-Cuire. Une première pour un grand nombre d'entre eux : sur les quinze élèves présents, trois seulement sont inscrits en bibliothèque. Sortie découverte dans le monde du livre... Pour mettre tout le monde à l'aise et détendre l'atmosphère, on a commencé par les disques. Et puis sont venus les livres, avec explications du fonctionnement par les bibliothécaires et le temps de feuilleter des ouvrages, de lire même. Mais pour la classe, il s'agissait aussi de repérer les lieux pour les vitrines « Prix des lycéens » dont les élèves sont chargés, histoire de donner un écho supplémentaire à leur activité : un panneau sur la bande dessinée et une grande vitrine sur le roman. Même chose sur le site Internet de la bibliothèque, où l'on peut suivre les rencontres des élèves avec les écrivains grâce à deux PowerPoints faits maison. Rendez-vous est pris mi-avril pour la décoration et la mise en place. Pendant ce temps, Blandine Ray, la professeur de français, poursuit avec ses élèves le travail sur l'incipit du roman et de la bande dessinée. Du long cours. Et une façon d'exploiter au maximum la dynamique de cette animation autour du Prix littéraire des lycéens et apprentis rhônalpins.

Laurence Bossy, également enseignante de français, mais assurant l'option « littérature et société », n'est pas en reste. Elle a convaincu tout le monde de mobiliser quatre heures d'enseignement pour donner une ouverture théâtrale sur les livres lus par les élèves. Début avril, la classe reçoit donc Valérie Zipper, de la Compagnie du Chien jaune**, accompagnée de Christophe Allègre, spécialiste du son. L'idée est d'enregistrer une bande-son à partir des extraits de *Sébastien*, de Jean-Pierre Spilmont, choisis et commentés par les élèves. Une lecture et un enregistrement. Christophe présente son travail et évoque l'incongruité de la voix pour chacun,

dès lors qu'elle devient extérieure par le biais de l'enregistrement. « *Je vais vous diriger comme si c'était du théâtre* », précise Valérie, comédienne et metteur en scène qui, elle aussi, a lu le roman de Spilmont. La plupart des élèves sont réservés, attentifs mais attentistes.

Pourtant, il va falloir lire devant le micro. Non seulement lire, mais présenter le texte au public, « *essayer de lui donner un peu plus de sens et donc un peu plus de vie !* », différencier la dynamique du commentaire de celle du dialogue, respecter le texte de l'auteur comme il est écrit, et « *même s'il est écrit bizarrement* », ou bien, au contraire, le « *travailler avec la voix de manière à le faire bouger, à lui faire dire autre chose que ce qu'il dit...* » Mais attention à ne rien dire aux auteurs !



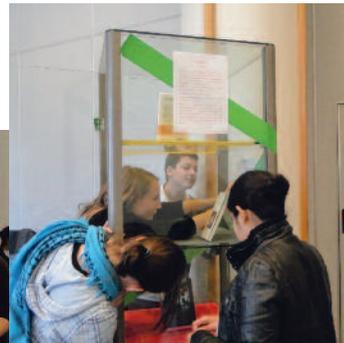
© Jean-Pierre Duchter

Ça fait bizarre de s'entendre !

Alors voilà. Il y a un micro, un ordinateur et deux petites enceintes. L'énergie du metteur en scène, la subtilité du preneur de son, la complicité entre les deux, et puis, surtout, l'attention des élèves. Le travail se poursuit pendant deux heures. On multiplie les prises, sans exagérer, on améliore l'expression, on reprend, on répète, on rend le texte vivant, on crée de l'échange, de la « *conversation théâtrale* ». Ça marche.

Preuve en est donnée trois jours plus tard avec la deuxième séance. On prend les mêmes et on recommence. Les élèves sont un peu plus nombreux, mais tout le monde trouve sa place. Les intervenants veillent au grain. Tout d'abord, on commence par écouter le court montage qu'a réalisé Christophe Allègre avec les enregistrements. De la musique, une dynamique singulière, du

rythme, de l'émotion, l'histoire qui se raconte à travers chacun de ces jeunes gens, à travers leurs voix souvent fragiles, parfois joueuses. Franchement, tout le monde est épaté par le résultat. Quatre minutes de voyage au pays de *Sébastien* réinventé par les élèves. Il y a des sourires, des rires, on s'écoute, on écoute les autres. « *Ça fait bizarre de s'entendre* »... Et pourtant, mis bout à bout, montés avec intelligence, mis en voix et en musique, ces bouts de phrases, ces extraits de commentaires et ces morceaux de dialogue finissent par raconter une histoire, celle de *Sébastien* telle que ces élèves de seconde la



racontent. Pour eux avant tout. Une histoire à la fois personnelle et collective.

La deuxième séance se poursuit, le rythme des enregistrements est plus pressant. Il faut aller au bout, on n'a que ces quatre heures. Et si l'on veut p r é s e n t e r quelque chose pour la remise des prix, le 19 mai, à l'Espace Malraux de Chambéry...

Il y a ceux qui lisent volontiers, ceux qui se cachent un peu, ceux qui ne disent pas grand chose mais qui suivent quand même, celles

qui rougissent en entendant leur voix. Et puis, de l'autre côté, le texte qui, sous l'impulsion de Valérie Zipper, se déstructure pour mieux se restructurer. Une courte mais intense aventure des mots et du langage, de l'expression, du corps et de la voix. La concentration des élèves est grande. On finit par se délasser en enregistrement pour conclure un slogan auquel tient beaucoup Laurence Bossy : « *Je suis lycéen. Je lis contemporain !* » Toutes les voix se prêtent au jeu. Décidément et sur tous les fronts, Élie Vignal est à la pointe du combat. **Laurent Bonzon**

* La Cité scolaire Élie Vignal, à Caluire, accueille des élèves handicapés et en rupture scolaire, de la Sixième à la Terminale.

** www.chienjaune.eu

Georges-Arthur Goldschmidt : prémices d'une œuvre

Naissance d'une œuvre

Les Presses universitaires de Lyon rééditent les deux premiers textes de l'écrivain, essayiste et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt, initialement parus en 1971 et 1972. L'occasion de découvrir les prémices d'une œuvre majeure.

Les PUL font un cadeau précieux aux admirateurs de Georges-Arthur Goldschmidt en remettant au jour la chronique en deux volumes, intitulée *Un corps dérisoire*, qui a marqué la naissance de l'œuvre romanesque de celui qui est aussi le traducteur d'écrivains comme Franz Kafka ou Peter Handke. Une réédition d'autant plus à propos qu'on y assiste à la naissance du personnage

d'Arthur Kellerlicht – jeune juif chrétien d'origine allemande exilé à Paris dans l'immédiat après-guerre – qui est au cœur, 40 ans plus tard, du roman que Georges-Arthur Goldschmidt vient tout juste de publier aux éditions du Seuil, *L'Esprit de retour*.

Mais la présence de cet alter ego romanesque n'est pas la seule raison de se plonger dans *L'Empan* et

Le Fidibus, ces deux volumes aux titres étranges qui constituent donc *Un corps dérisoire*... Il y a également le plaisir presque fétichiste de traquer les motifs qui deviendront des clés importantes de l'œuvre de Goldschmidt.

L'enfance, en premier lieu, et en particulier l'enfance blessée, puisque celle d'Arthur Kellerlicht est marquée par l'exil, en France, et une éducation (très) sévère dans un orphelinat de la banlieue parisienne (que Goldschmidt évoquera bien plus tard dans *La Traversée des fleuves*).

L'altérité, aussi, qui permet à l'auteur une profonde réflexion sur la judéité, l'antisémitisme et les troubles d'une identité morcelée et « contradictoire ».

Le rapport au corps, enfin, qui constitue l'une des clés de ce récit aux allures de roman d'apprentissage, et l'une des prouesses stylistiques de Goldschmidt qui, d'emblée, possède une langue apte à dire la conscience charnelle et sensorielle autant que le pouvoir de l'affabulation ou du langage. Alors, certes, le roman est parfois trop touffu, pas assez épuré. Mais il reste tout de même un texte d'une grande intensité, que les lecteurs de Georges-Arthur Goldschmidt dégusteront à sa juste valeur : car malgré ses imperfections (ou grâce à celles-ci), le premier livre d'un grand écrivain a toujours quelque chose de spécial. **Yann Nicol**

entretien

Georges-Arthur Goldschmidt : « L'enfance ne me lâche pas »

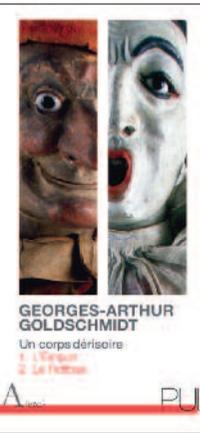
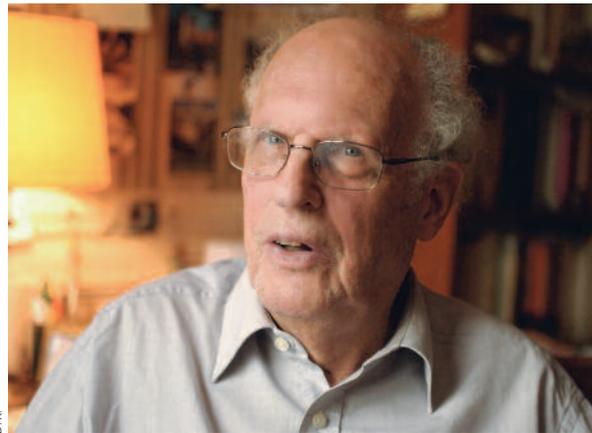
Quarante ans après sa parution, quel regard portez-vous sur *Un corps dérisoire*, qui semble contenir certains motifs de l'œuvre à venir ?

Je ne l'ai jamais relu, je dois sa republication à l'initiative fort heureuse de M. Roger-Yves Roche. En le feuilletant, je suis étonné d'en ressentir la coïncidence avec ce que j'éprouve aujourd'hui, comme si c'était hors temps. Il va falloir que je le relise...

Peut-on considérer ces deux textes comme une entreprise d'autofiction, et votre personnage, Arthur Kellerlicht, comme un double, ou un alter ego ?

On ne se pose pas ce genre de questions quand on se met à écrire un livre. Le genre, c'est le lecteur qui le détermine, c'est à lui que le « genre » appartient, le « malheureux » auteur, lui, va comme les choses le poussent. Un alter ego, c'est un peu vite dit car je crois que le « soi » est anonyme, il n'est qu'une continuité sans contenu. La matière du personnage m'est plus familière qu'une autre, tout simplement parce qu'elle se prolonge et n'a de cesse. Kellerlicht, c'est cette « durée » (au sens bergsonien) qui ne vous lâche jamais et sur fond de laquelle l'intime se fait grotesque.

Cette chronique constitue-t-elle à vos yeux une variation autour d'un genre, le « roman d'apprentissage » ? Le *Bildungsroman* de la littérature germanique est plutôt roman de formation que d'apprentissage, c'est plus tourné vers le dedans (formation) que vers le dehors (apprentissage) ; il n'est pas fortuit qu'on ait traduit cela par apprentissage, comme si la chose littéraire française était plus horizontale, plus tournée vers autrui, moins verticale, moins plongée dans les abysses creuses du soi que l'allemande, si on peut oser de telles généralités.



Le passage à l'écriture s'est-il naturellement fait dans votre langue d'adoption, le français ? Le français est ma seconde langue maternelle, ma langue de préservation et de salut. J'ai pu ensuite, une fois que le français me l'avait rendu intact, non souillé par l'idiome nazi, me mettre à écrire en allemand, mais sur des choses liées aux

événements français. Je ne peux pas écrire en allemand directement sur mon enfance allemande. Pour cela, il me faut le français.

On y retrouve l'univers de l'enfance, qui hantera beaucoup de vos livres... Il est vrai, l'enfance ne me lâche pas, peut-être parce qu'elle fut tranchée, de plus de longues années d'internat vous fixent à jamais dans l'enfance. C'est en effet toujours l'adolescence plutôt qui est au centre de ce que j'écris, particulièrement dans *Le Recours* (Verdier).

Il y est aussi question de l'antisémitisme subi et des interrogations liées à la judéité, aux origines juives de votre personnage...

Je ne suis juif que du fait des lois dites de Nuremberg (1933), qui établissaient le pedigree des Allemands comme pour les chiens, selon l'ascendance. Quiconque avait quatre grands-parents non baptisés à leur naissance était considéré comme « *Volljude* » comme « *juif entier* » (il y en avait des demis). On ne saurait aller plus loin dans le sordide et la bêtise. Mais pour ce qui est de cette « identité » juive, je la porte certainement en moi depuis des millénaires, j'en ai certainement hérité malgré ou plutôt du fait de mon éducation protestante.

Arthur Kellerlicht est de nouveau présent dans votre prochain livre, *L'Esprit du retour*, qui vient de paraître aux éditions du Seuil. Pourquoi revenir à ce personnage ?

Je n'en sais rien. La réponse, c'est le livre lui-même qui est toujours la réponse à son pourquoi. Les « écrivains » sont ceux qui savent le moins la raison même de ce qu'ils écrivent. C'est sûrement aussi une manière de conjurer la mort que de réinventer l'enfance et l'adolescence.

Propos recueillis par Y. N.

Georges-Arthur Goldschmidt

Un corps dérisoire

1. *L'Empan*

Presses universitaires de Lyon, collection « Autofictions, etc. » 262 p., 12 € - ISBN 978-2-7297-0837-5

2. *Le Fidibus*

Presses universitaires de Lyon, collection « Autofictions, etc. » 266 p., 12 € - ISBN 978-2-7297-0838-2

Christophe Fourvel : plongée personnelle en art martial

Autoportrait de l'artiste en karatéka

Bushi no nasake, dernier ouvrage de Christophe Fourvel, est un livre singulier mêlant analyse autobiographique et réflexion sur le karaté. À découvrir.

« Karaté est une dénomination tronquée. Il convient de rajouter à sa suite le mot japonais *do* qui signifie voie. Voie est un terme qui désigne l'apprentissage, le cheminement, la réalisation de soi. » Cette précision, donnée dès la première page, exprime bien la démarche de Christophe Fourvel dans *Bushi no nasake* sous-titré *La tendresse du guerrier*. Pour lui, il ne s'agit pas de se livrer à une exégèse de cet art martial, dans lequel il est loin d'être un maître, mais d'en faire une sorte de sonde qui permette de plonger au plus profond de lui-même. Ce qui évite, au passage, l'écueil de

l'autofiction nombriliste et complaisante. L'art martial en question facilite cette ambition. Il est en effet constitué de différents « katas » (chaque « kata » étant un ensemble de gestes techniques associant une défense et une attaque) qui s'attachent à différentes grandes questions humaines. Ainsi, sont successivement disséqués les thèmes du vieillissement, de la mort, du désir, de la sexualité et de l'estime de soi. Partant d'une posture, de mouvements qui s'enchaînent, de la respiration qui s'amplifie, l'écritain débouche sur les principales



interrogations de son existence, et donc de toute existence humaine. La pensée, aiguisée par la pratique du karaté, s'attaque à l'essentiel. Même si cela n'empêche pas le détour par de courtes évocations et par des souvenirs sortis de l'enfance, de la jeunesse, ou encore des observations issues de la maturité que l'auteur est en train d'atteindre – il est né en 1965. Et l'on trouvera aussi quelques perspicaces retours sur d'autres livres, sur d'autres écrivains

patiemment dévorés, qui aident Christophe Fourvel à approfondir sa réflexion. Mais c'est sans compter cet autre axe du livre qu'est sa réflexivité. Comme beaucoup d'ouvrages s'aventurant sur des chemins peu balisés, celui-ci ne cesse de se définir lui-même, de cerner sa propre progression : « Ce livre, d'ailleurs, en dit

long sur mon narcissisme que je tente simplement ici de dépasser sans le renier ». Cette trajectoire originale finit par s'inscrire dans l'esprit du lecteur, grâce à sa justesse

et sa profondeur, soutenues par une grande qualité d'écriture. **Nicolas Blondeau**



Christophe Fourvel
Bushi no nasake
La Fosse aux ours
272 p., 18 €
ISBN 978-2-35707-018-9

Splendeurs et misères marseillaises

Est-ce pour retrouver l'ambiance de la ville où il est né, maintenant qu'il demeure à Grenoble, que Jean-Claude Garrigues a écrit *Marseille mer* ? Sans doute en partie... En tout cas, ce recueil de dix nouvelles liées à la métropole méditerranéenne en restitue parfaitement l'atmosphère. Mais pas seulement. Le voyage se fait aussi dans le temps et dans l'Histoire, dans la culture et dans la « nature » singulière des Marseillais. Pourtant, le livre n'a pas vocation à être un dépliant touristique, même si le soleil et la mer occupent la place centrale qui leur revient. Les deux moitiés du recueil intitulées « Racines » et « Partir » disent bien l'ambiguïté des sentiments éprouvés par les Marseillais envers leur ville ; entre admiration, bonheur de vivre dans sa lumière, dans ses parfums, et désir de fuir sa cacophonie, sa violence et sa pauvreté. Chacune des nouvelles porte le nom d'une rue ou d'un quartier de Marseille, qui constituent le cadre



de ces courtes histoires, écrites de façon parfaitement maîtrisée, et qui racontent des moments de vie déterminants. Les personnages varient, même s'ils appartiennent souvent à la galerie habituelle de la cité phocéenne : matelots, pêcheurs, prostituées, petits truands et aventuriers de tout poil. Les passions les plus exacerbées ne sont jamais loin et connaissent souvent des issues sanglantes. **N. B.**

Jean-Claude Garrigues
Marseille mer
Éditions du Petit Véhicule
186 p., 18 €
ISBN 978-2-84273-788-7

Un homme, une femme, un adultère

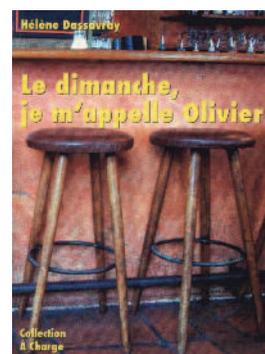
Les Ruines de la future maison, premier roman d'Hélène Dassavray publié chez le même éditeur, nous avait permis d'apprécier un écrivain alliant une certaine tendresse pour ses personnages – plutôt marginaux en l'occurrence – et une grande simplicité dans la narration. On retrouve ces qualités dans son deuxième roman, *Le Dimanche, je m'appelle Olivier*, en même temps qu'un surcroît d'attention pour ses (anti)-héros et leur intimité. En tout cas, pour celle de l'héroïne principale, Mina, qui se définit ainsi : « Cinquante ans, célibataire, barmaid, fumeuse, aucune chance dans les petites annonces ». Situation qui ne l'empêchera pas de séduire et d'être séduite par un écrivain de passage dans la petite ville qu'elle habite.

Le livre suit au plus près le rythme de leur relation. Adultère, puisqu'il est marié, tandis qu'elle vit avec son fils lycéen. Les doutes, les emportements, les

indifférences succédant aux brefs moments de complicité charnelle sont relatés avec précision. On est loin des foudres adolescentes aussi enflammées qu'éphémères : c'est une relation adulte, dépourvue d'illusion. Mais l'on voit aussi comment s'organise l'adultère aujourd'hui, entre voyages éclairs, e-mails et conversations discrètes de portable à portable, de messagerie à messagerie ; mais aussi combien il conserve ses caractéristiques anciennes, les nuits de plaisir dérobées à l'épouse légitime, les aspects sordides et parfois grisants de la clandestinité. Le récit de ce lien, qui se noue puis se dénoue,

est mené avec une remarquable sobriété, donnant le cadre d'un portrait de femme émouvant. **N. B.**

Hélène Dassavray
Le Dimanche, je m'appelle Olivier
À plus d'un titre éditions
Collection « À charge »
152 p., 14,50 €
ISBN 978-2-917486-22-1



livres & lectures / récit

Robert Piccamiglio : récit au cœur du souvenir

Voyage fantôme

Au cours d'un voyage à la frontière du rêve et du souvenir, Robert Piccamiglio extrait de sa petite valise noire les images de son père et de l'Italie perdue. *Cap au nord...*, un road-movie autobiographique, le temps d'une vie, le temps d'un souffle.

À l'arrière de la voiture, il y a le père mort que l'on accompagne une dernière fois à Bergame, cité des ancêtres et du passé. Est-ce la nuit quand le voyage démarre ? Sans doute, mais l'on ne sait jamais si l'on dort, si l'on veille ou si l'on conduit. Peu importe, ce sont les mêmes images qui défilent : celles d'un père taiseux, chef de chantier consciencieux, de la misère italienne intraitable, de l'immigration, du *piccolo bambino*, de leur histoire silencieuse à tous deux, ce dialogue père-fils où les mots ont pesé, pèsent de toute façon trop lourd. C'est dans ce rachat que se dessine cet ultime voyage : *Cap au nord...* « Lui devenu vieux... Moi un homme. Plus le temps pour les voyages. Trop de choses à entreprendre... Essentielles. Pas de temps à perdre. Voyager en est une perte de temps... Comme lire... Écrire... Parler. »

En compagnie du fantôme de son père, qu'il a décidé de raccompagner jusque dans sa terre natale, Robert

Piccamiglio refait le voyage vers ce nouveau pays des origines : « L'Italie... La Lombardie... Bergamo... Valle Brembana... Santa Brigida... La Costa... ».

À sa manière éruptive et dans une langue portée par la tension de ce douloureux voyage, l'écrivain dit le peu du partage entre les générations, mais aussi l'essentiel qu'il renferme : quelques images, quelques mots, quelques sensations, qui partout nous accompagnent. Mais comme il est difficile aux êtres de sortir de leur propre solitude, d'aller vers autrui, de passer les frontières pour se retrouver. La famille, c'est toujours de l'autre côté... l'écrivain regarde son père comme un homme et ne rencontre que des questions. Il nous les livre, perplexe devant « ces milliers d'images jaunies... [qui] froissées comme nous se perdront dans l'oubli... » **L. B.**

© Pascale Piccamiglio



Robert Piccamiglio

Cap au Nord...

Éditions Encre et Lumière
100 p., 22 €
ISBN 978-2-915235-60-0

Geneviève Metge

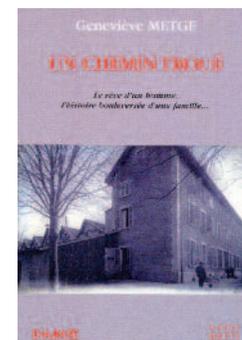
**Un chemin troué
Le rêve d'un homme,
l'histoire bouleversée
d'une famille...**

Éditions Diabase
120 p., 14 €
ISBN 978-2-911438-74-5

Un récit autobiographique tout en pudeur de Geneviève Metge

Pièces de soi

Qui suis-je ? D'où viens-je ? D'où viens mon Je ? À ces lancinantes questions que se pose tout autobiographe, Geneviève Metge a choisi de répondre par la voie oblique, et avec une voix douce, dans un récit où la fragilité de la mémoire le dispute à la pudeur des affects. À l'occasion d'un retour sur les lieux de son passé, le village de Saint-Genix-sur-Guiers, elle entreprend de faire le récit des deux générations qui l'ont précédée. Les figures du grand-père Adrien, « bâtisseur » d'usine (on dirait aujourd'hui entrepreneur...) et de l'oncle Jean, mort à la guerre de 14-18, forment ainsi la trame de son histoire, qui la mène d'un cimetière en Savoie à une fosse commune dans la Somme. Un texte fait de lumières sensibles et d'ombres terribles, comme une « *veilleuse qui brûle dans l'obscurité* », et dans lequel Geneviève Metge continue à sa façon le « *travail* » des métiers à tisser la soie dont le « *claquement* » hante chaque page. De fil(s) en fils, le récit conduit doucement à l'image du père retrouvé et à l'apaisement du moi : « *dans la nudité des paysages, mon père est là, présent, et il ne cesse de m'accompagner* ». **R.-Y. R.**



nouveautés des éditeurs

ÉDITIONS DE L'ASTRONOME

La Signora de Limena
de Pierre Legrand et
Claudine Cambier

Dans ce troisième tome du cycle romanesque « Cinquecento », les personnages des *Fortins de Venise* et du *Chancelier de San Marco* se heurtent à la république des marchands de la cité vénitienne au début du XVI^e siècle. De facture classique, ce récit historique mêle agréablement histoire d'amour, saga familiale et histoire politique.

376 p., 23 €
ISBN 978-2-916147-53-6

AUTRE VUE

**Guide des abbayes
et prieurés
Midi-Pyrénées**
de Jacques Morel

Ce guide richement illustré parcourt les huit départements de la région Midi-Pyrénées et référence plus de 200 sites – abbayes, chartreuses, prieurés, monastères, couvents et ermitages – présentant un intérêt historique, touristique ou architectural.

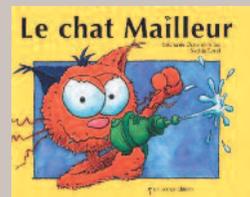
144 p., 16 €
ISBN 978-2-915688-29-0

BALIVERNES ÉDITIONS

**Le Chat Mailleur et
Les Chats Telains**
de Stéphanie Dunand-
Pallaz, illustrations de
Sophie Turrel

Après *Le Chat Peau d'paille*, *Le Chat Lala*, deux nouveaux albums viennent enrichir la collection « Les Petits Chats ». Dans ces nouvelles aventures colorées et pétillantes, on retrouve l'humour tout en rimes de l'auteur.

40 p., 8 €
ISBN 978-2-35067-060-7
ISBN 978-2-35067-059-1



ÉDITIONS STÉPHANE BACHÈS

**Rock'n Roll Vinyls
de Rodolphe**

À travers près de 700 pochettes de disques, l'auteur nous fait revisiter l'âge d'or du Rock'n Roll et du Vinyl. Les figures incontournables du genre musical qui a révolutionné le monde et les modes au milieu des années 50 y sont présentées : Bill Haley,



sa majesté Elvis Presley, Chuck Berry, Buddy Holly, et bien d'autres mythiques rockeurs.

260 p., 29,50 €
ISBN 978-2-35752-108-7

CHAMP VALLON

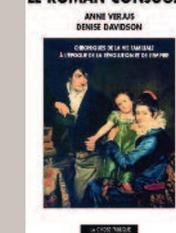
Le Roman conjugal
d'Anne Verjus
et Denise Davidson

À travers une correspondance d'un

millier de lettres, ce livre décrit la vie sociale et politique, mais aussi intime et sentimentale, de deux couples, l'un à Paris (les Vitet, bourgeois enrichis) et l'autre à Lyon (les Morand de Jouffrey, aristocrates quasi ruinés), à l'époque révolutionnaire et impériale.

collection *La Chose publique*
368 p., 26 €
ISBN 978-6-73287-546-6

LE ROMAN CONJUGAL



Chaque mois, retrouvez Géraldine Kosiak, en texte et en image, pour un regard singulier, graphique, tendre et impertinent sur l'univers des livres, des lectures et des écrivains...

Au travail

La biodiversité du sommeil*

Je suis une rêveuse médiocre, il est rare que je me souvienne le matin ce dont j'ai rêvé la nuit. Nicolas Bouvier était un gros dormeur, mais lui non plus ne se rappelait pas de ses songes, ou, quand il s'en souvenait, c'était le plus souvent désagréable. Il faisait de façon récurrente des rêves d'examens ratés, de guillotines, de fosses dans lesquelles il tombait. En 1975, pour les besoins de la science, pendant une nuit, il se prêta de bon cœur à une expérience filmée relative à son sommeil et à ses rêves. Bardé d'électrodes, il sera réveillé pour raconter en phase d'éveil leur contenu. À la question du docteur Gaillard : vos rêves vous servent-ils dans votre écriture ?, Nicolas Bouvier répond que cela ne lui sert jamais, n'étant pas un écrivain d'imagination. Par ailleurs, il ne trouve pas le matériau du rêve utilisable littérairement à l'état brut. Même s'il connaît plusieurs cas où l'entreprise a été tentée, il lui semble qu'il y a quelque chose d'incommunicable, parce que l'intérieur de chaque rêve a sa propre logique.



Il reconnaît que les surréalistes l'ont fait avec beaucoup de plaisir, mais pour lui, c'était plutôt une sorte d'éclairage, un climat général. Pendant cette expérience, Nicolas Bouvier rêvera plusieurs fois de montagnes, de deux églises, d'un village en feu, de pendus, de femmes, d'un buisson de genêts, d'une belle lumière d'orage, d'un curé, de petites mares... Un véritable voyage au centre de sa tête.

* Titre d'un poème écrit par mon fils Paolo

Nicolas Bouvier et Thierry Vernet
Correspondance des routes croisées
Éditions Zoé



Imprégnée de l'atmosphère des jungles du Rajasthan et du Madhya Pradesh, la centaine de peintures d'Eric Roux-Fontaine redonne au texte classique de Kipling toute sa puissance évocatrice.

collection *Artext*
216 p., 25 €
ISBN 978-2-917829-41-7



ENS ÉDITIONS
(ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON)

La Realidad y el deseo. Toponymie du découvreur en Amérique espagnole (1492-1520) de Carmen Val Julián sous la direction de Julien Roger, Marie-Linda Ortega et Marina Mestre-Zaragoza

Comptant parmi les derniers travaux de l'auteur, éminente spécialiste des études hispaniques, cet ouvrage constitue une recherche pionnière, originale et minutieuse sur la toponymie, l'acte de nomination de ce monde que l'on déclara Nouveau.

384 p., 34 €
ISBN 978-2-84788-206-3

MNÉMOS

Avant le déluge de Raphaël Albert
Deuxième volet des aventures de Sylvo Sylvain, l'elfe détective privé, ce roman fait une plongée fantastique dans un Paris du XIX^e siècle où se côtoient nains, orcs, lutins, mages et humains.

Une intrigue palpitante dans les bas-fonds ténébreux de Panam, lourds de secrets.

288 p., 18 €
ISBN 978-2-35408-107-2

MÔMELUDIES ÉDITIONS

Husi maki de Myriam Jourdane
Pourtant sans but pédagogique à l'origine, le séjour de la musicienne/auteur en Amérique du Sud deviendra une nouvelle aventure musicale et éducative au contact des enfants. Ce court récit de voyage paraît dans la collection « Entre deux », espace de parole donné à ceux qui transmettent, racontent, pensent la pratique de la musique et des arts.

collection *Entre deux*
88 p., 14 €
ISBN 978-2-919452-01-9

LA PASSE DU VENT

Château de cartes des slameurs de La Tribut du Verbe

Château de cartes rassemble 19 textes jubilatoires de poésie-slam écrits en solo, duo ou quatuor par les slameurs lyonnais Cocteau mot lotov, Kaféclem, Mix ô Ma Prose et SanDenKR. Arrivés sur la scène slam en 2002, ces tribuns au verbe haut sortent ici leur premier livre.

144 p., 10 €
ISBN 978-2-84562-172-5

CRITIÈRES ÉDITIONS

Le Livre de la jungle d'après le texte original de Rudyard Kipling illustrations d'Eric Roux-Fontaine
Cet ouvrage ouvre la nouvelle collection « Artext » qui se propose de faire redécouvrir un grand classique de la littérature.



Octave Penguilly L'Haridon (1811-1876), *Parade : Pierrot présente au public ses compagnons, Arlequin et Polichinelle*, Salon de 1846. Huile sur toile, 27 x 45 cm, Poitiers, Musée Sainte-Croix.

Théophile Gautier : au-delà du romantisme

Beau-livre

Réédition de *L'Art moderne*, un recueil d'articles critiques de Théophile Gautier écrits entre 1842 et 1854 et que l'on cherchait en librairie depuis 155 ans ! De la belle ouvrage, assurément.

Comme il y a les beaux-arts, il y a les beaux-livres. *L'Art moderne* de Gautier, que publie Fage Éditions, est une vraie petite merveille éditoriale, un ouvrage superbement illustré et qui fait autant plaisir à lire qu'à voir.

On y découvre un Gautier curieux et connaisseur de la culture de son temps, avec une prédilection pour la peinture, évidemment, mais aussi des points de vue éclairés et éclairants sur le théâtre et la pantomime (« *Le théâtre à Munich* », « *Shakespeare aux funambules* »). Le souci du détail, la manière de faire

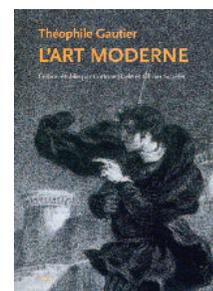
revivre sous nos yeux tel ou tel tableau, l'accent mis sur la puissance d'incarnation des acteurs sont quelques-uns des traits communs à l'ensemble de ces critiques et nous montrent un écrivain qui n'hésite pas à se projeter dans une sorte d'au-delà du romantisme.

C'est dans son texte sur les dessins de Rodolphe Töpffer que l'on trouve les pages les plus inspirées sur l'art et les

artistes, pages qui... inspirèrent Baudelaire pour l'écriture des *Salons*. L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* y donne sa vision du peintre moderne qui doit transformer et non simplement imiter la nature : « *Ce que le peintre doit chercher avant tout, c'est l'interprétation et non le calque des objets ; qu'il rende l'apparence et non la réalité* ».

« *En bas, c'était l'ombre, la souffrance, la résignation ; en haut, c'est la lumière, la richesse et l'orgueil : un triomphe romain passe fastueusement sous l'arc votif... /... les victoires battent des ailes en tendant des couronnes ; les éléphants dressent en l'air leurs trompes comme des clairons...* » Que l'ouvrage s'ouvre sur une description de la grande œuvre jamais aboutie de Paul Chenavard (la décoration du Panthéon) et se termine de même par une *ekphrasis* de *L'Apothéose de Napoléon*, toile perdue de Jean-Dominique Ingres, n'est pas anodin. Par deux fois, l'écrivain parvient à se hisser à hauteur de peintre ; il nous livre et se livre à ce que l'on pourrait appeler un véritable exercice d'admiration, dans le plus pur et le plus beau sens du mot.

Diderot, Stendhal et Baudelaire ne sont pas loin. Roger-Yves Roche



Théophile Gautier
(édition établie par Corinne Bayle et Olivier Schefer)
L'Art moderne
Fage Éditions
304 p., 25 €
ISBN 978-2-84975-208-1

Yves Gondran : retour sur sa Guerre d'Algérie

Souvenirs d'une guerre sans nom

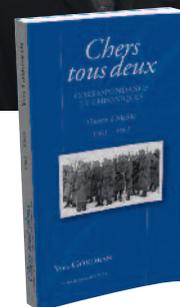
Avec *Chers tous deux*, un recueil de correspondances tenues pendant la Guerre d'Algérie et revisités au présent (préfaces, chroniques, photos), Yves Gondran éclaire son histoire – et celle de toute une génération.

En 2009, Yves Gondran avait déjà entremêlé la chronique familiale et l'Histoire avec une « grande hache » en éditant les nombreuses *Lettres à Maryse* que son père avait envoyées à son épouse durant sa captivité en Allemagne, pendant la Seconde Guerre mondiale. Autre génération, autre guerre : Yves Gondran poursuit son exploration intime et collective avec l'édition de ses propres lettres, écrites à ses parents durant les deux années (1961 et 1962) passées en Algérie en tant qu'appelé du contingent. Une correspondance étayée de chroniques mensuelles rétrospectives, tenues par l'auteur en 2010, au moment où il décide d'éditer ces lettres, ainsi que d'une chronologie éclairant les événements algériens sur le plan historique et « militaire ». Dans ces missives parfois maladroitement,

qui édulcorent souvent la réalité pour atténuer l'angoisse des proches, on ressent pourtant la montée progressive de la peur, de la solitude et de la violence que connaît le jeune instituteur. Quant aux chroniques contemporaines, plus matures, elles disent l'impossible oublié et posent les inéluctables interrogations politiques, morales ou philosophiques liées aux « événements »...

Préfacé par Benjamin Stora et Jean Faure, accompagné de dessins et de nombreux clichés

de l'époque, dont ceux d'Alexandre Zelkine, l'un de ses camarades de route, *Chers tous deux* évoque les destins familiaux et les plaies de l'histoire avec émotion et intelligence. Et prouve au passage le formidable « pouvoir de mémoire » que détient l'écriture – et la littérature. **Y. N.**



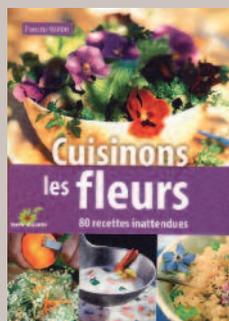
Yves Gondran
Chers tous deux
Correspondance et chroniques
M&G Éditions
360 p., 25 €
ISBN 978-2-35411029-1

TERRE VIVANTE

Cuisinons les fleurs de Pierrette Nardo

Ce livre de cuisine original présente 75 fleurs et autant de recettes inattendues à réaliser à partir de leurs pétales, rhizomes, feuilles ou fruits comestibles. L'ouvrage décrit aussi bien les caractéristiques botaniques des fleurs sélectionnées que leurs propriétés gustatives et diététiques.

192 p., 17 €
ISBN 978-2-36098-015-4



Sélection des nouveautés des éditeurs de Rhône-Alpes réalisée par Marie-Hélène Boulanger

portrait

Voyage avec les livres

Il rêvait d'être guitariste rock. De ce fantasme absorbé par la vraie vie, Fred Paronuzzi a gardé les boucles à l'oreille, une tranquille ignorance des conventions et l'envie de tailler sa route. Ses livres parlent d'errance et de combats souvent perdus. Mais, chez cet auteur discret, l'humanité est blottie dans les bras de la défaite.



© Fred Paronuzzi

Fred Paronuzzi a passé son enfance dans la petite ville ouvrière d'Ugine. De l'histoire familiale, des origines italiennes et plus largement de l'immigration, le filtre de l'écriture a retenu surtout les souffrances de l'exil, l'immobilité des destins. Le ton « léger » de son premier roman, *10 ans 3/4* (Le Dilettante, 2003), ne recouvre en effet aucune mythologie à la sauce folklorique. Cette autobiographie de traverse parle entre les lignes de l'humour d'une enfance rêvée, de ce qui n'a pas eu lieu ou qui a manqué. Dans *La Lettre de Flora* (Robert Laffont, 2007), la salle de boxe – où Matteo ne peut s'empêcher de revenir – est comme une carte du territoire intime. On y donne des coups, on en prend aussi, mais Giovanni, l'entraîneur, veille avec bienveillance sur ces colosses fragiles. L'écriture de Fred Paronuzzi circule dans cet entre-deux. Dureté. Humanité.

Avant cela, il y aura eu les vrais voyages. L'appel de la route s'inscrit d'emblée sur les traces de l'écriture, avec un mémoire de maîtrise consacré à Jack Kerouac. À 20 ans, il faut bien se décider à quitter Ugine. En stop, bien sûr, destination la Grèce, parce qu'on peut dormir dehors, vivre de rien. Ce sera ensuite l'Irlande, puis le Canada, tout près des États-Unis, où Fred Paronuzzi passe finalement trois ans, enseignant le « français langue étrangère ».

L'étrangeté de la langue, il l'a découverte chez Boris Vian : « *C'est sûrement lui qui m'a conduit à la littérature. J'ai été tout de suite fasciné par cette liberté et ce jeu, cette façon de ne pas respecter les conventions...* ».

Les lectures d'enfance complètent le terreau où s'ancre l'écriture : des histoires de super-héros mais aussi de mauvais garçons, version Pieds Nickelés. Une tendance *loser* bien vivace : « *J'aime les gens qui ne sont pas performants. Bien souvent mes personnages sont à cette image. Matteo, par exemple, je l'ai bien soigné : il a tout ce qu'il faut pour perdre !* ». Plus tard viendront Beckett, mais aussi Céline. Et Shakespeare, pour le souffle.

Du côté des autres

L'envie d'écrire produit vers la trentaine ses premiers frémissements : « *Mais j'étais beaucoup trop tendre, il me manquait encore l'épaisseur d'un vécu. Finalement, il m'a fallu commencer par les strates de mon enfance : je savais de quoi je parlais. Quand j'y pense, c'est amusant d'avoir écrit sur Ugine, et pas sur New York, comme j'en rêvais sans doute.* »

Les variations sur l'intime, toujours noué au collectif et à l'histoire, courent d'un livre à l'autre. Après *10 ans 3/4*, le deuxième livre se moque des clichés et offre à deux personnages mal cotés à la bourse des valeurs amoureuses un coup de foudre irréaliste. *La Lettre de Flora* marque un vrai changement de ton, un tournant où la phrase s'épure pour toucher plus juste, viser l'essentiel.

Le manque d'amour, les humiliations de l'enfance, plus tard une agression qui le met K.O., tout ou presque semble conduire Matteo à l'échec. Mais une petite

flamme se rallume quand arrive la lettre de sa tante Flora, la vieille dame qui, là-bas, dans l'Italie des vacances lointaines, va bientôt mourir et lui rappelle des bouffées de tendresse enfouie. Il faudra à Matteo accomplir un retour en arrière pour se comprendre et – peut-être – renouer les fils de son existence.

Les effets de l'immigration économique hantent les

livres de Fred Paronuzzi, que le monde ouvrier n'a pas quitté et qui enseigne l'anglais dans un lycée professionnel à Chambéry. Son dernier livre, *Un Cargo pour Berlin* (Éditions Thierry Magnier), met en scène trois adolescents – Nour, Tariq et Ahmed – décidés à quitter leur misère et pour cela à franchir de nombreuses frontières. Comme pour *Terrains minés* (Éditions Thierry Magnier), son précédent recueil de nouvelles, Fred Paronuzzi s'est beaucoup documenté, soucieux de trouver le ton juste. Les conversations avec ses élèves nourrissent aussi l'écriture. Il leur emprunte des prénoms pour ses personnages, parfois plus que cela. Ahmed, l'adolescent débrouillard et rieur, vient d'un garçon bien réel, à l'humour fascinant. De sa propre adolescence, l'auteur a gardé le sentiment d'avoir mis du temps à trouver sa place, d'être encore souvent « à côté de la plaque ». Ce qui lui vaut sans doute en revanche d'être solidement du côté des autres.

Danielle Maurel

d'ici par ailleurs

Ce que j'appelle oubli

28 décembre 2009. Saints Innocents. 18h15. Michaël Blaise, 25 ans, est battu à mort par 4 vigiles du supermarché Carrefour de La Part-Dieu (Lyon). Il a bu une bière qu'il n'a pas payée. On se souvient de cet odieux crime du fin fond de l'hiver, on ne se souvient peut-être déjà plus de ce fait divers. C'est justement pour cette raison que

Laurent Mauvignier en a fait un livre, une courte « fiction » d'une cinquantaine de pages qui tient en une longue et unique phrase. Elle passe comme un couteau à travers les événements, entaille les faits, détaille les gestes. Incise précise. Et linéaire de mots clairs et douloureux. Car l'écrivain ne veut pas laisser le mort seul une seconde fois, avec ces quatre-là qui font la loi : « *combien de coups pour ne plus entendre son corps se froisser comme une canette*

écrasée sous les doigts ? » Michaël Blaise ne parle plus. Il parle encore. C'est comme un moment de conscience pure, la nécessité de la littérature qui va contre la misère humaine, Hugo qui veille au-dessus de la justice et de l'injustice. Seule vigilance qui vaille.

R.-Y. R.

(Laurent Mauvignier, *Ce que j'appelle oubli*, Éditions de Minuit, 2011)

nous écrire → → → → →
livreetlire@arald.org

Livre & Lire : journal mensuel, supplément régional à Livres Hebdo et Livres de France, publié par l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Directeur de la publication : Geneviève Dalbin
25, rue Chazière - 69004 Lyon
tél. 04 78 39 58 87
fax 04 78 39 57 45

Rédacteur en chef : Laurent Bonzon
mél. livreetlire@arald.org
www.arald.org

Assistante de rédaction : Julie Banos
Siège social / Arald
1, rue Jean-Jaurès - 74000 Annecy
tél. 04 50 51 64 63 - fax 04 50 51 82 05

Ont participé à ce numéro : Nicolas Blondeau, Marie-Hélène Boulanger, Delphine Guigues, Géraldine Kosiak, Danielle Maurel, Geneviève Metge, Yann Nicol et Roger-Yves Roche.

Conception : Perliette
Impression : Imprimerie Ferréol (Imprim'Vert).
Livre & Lire est imprimé sur papier 100% recyclé avec des encres végétales
ISSN 1626-1321



Rhône-Alpes Région